

LA POESIE.

VOLCANIQUE

ANTHOLOGIE EVOLUTIVE

■

27<sup>e</sup> PRINTEMPS DES POÈTES



-

L A P O E S I E . V O L C A N I Q U E

a n t h o l o g i e é v o l u t i v e



LA POESIE.

VOLCANIQUE

A N T H O L O G I E   E V O L U T I V E

choix de textes établi par  
Le Printemps des Poètes



# I . P A T R I M O I N E S



Gérard de Nerval

### **El Desdichado**

Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l’Inconsolé,  
Le prince d’Aquitaine à la tour abolie :  
Ma seule étoile est morte, – et mon luth constellé  
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m’as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d’Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le pampre à la rose s’allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?  
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;  
J’ai rêvé dans la grotte où nage la syrène...

Et j’ai deux fois vainqueur traversé l’Achéron :  
Modulant tour à tour sur la lyre d’Orphée  
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

*Les filles du feu,*  
Michel Lévy frères, 1854

Gérard de Nerval

### **Antéros**

Tu demandes pourquoi j'ai tant de rage au cœur  
Et sur un col flexible une tête indomptée ;  
C'est que je suis issu de la race d'Antée,  
Je retourne les dards contre le dieu vainqueur.

Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur,  
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,  
Sous la pâleur d'Abel, hélas ! ensanglantée,  
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur !

Jéhovah ! le dernier, vaincu par ton génie,  
Qui, du fond des enfers, criait : « Ô tyrannie ! »  
C'est mon aïeul Bélus ou mon père Dagon...

Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,  
Et, protégeant tout seul ma mère Amalécyte,  
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon.

*Les filles du feu,*  
Michel Lévy frères, 1854

Victor Hugo

### Quelques mots à un autre

(...) J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin ;  
Les mots de qualité, les syllabes marquises,  
Vivaient ensemble au fond de leurs grottes exquises,  
Faisant la bouche en cœur et ne parlant qu'entre eux,  
J'ai dit aux mots d'en bas : Manchots, boiteux, goîtreux,  
Redressez-vous ! planez, et mêlez-vous, sans règles,  
Dans la caverne immense et farouche des aigles ! —  
J'ai déjà confessé ce tas de crimes-là.  
Oui, je suis Papavoine, Érostrate, Attila. (...)

extrait du poème  
« Quelques mots à un autre »,  
*Les Contemplations*,  
Michel Lévy frères – J. Hetzel  
– Pagnerre, 1856

Victor Hugo

## William Shakespeare

(...) Une montagne est à prendre ou à laisser. Il y a des gens qui font la critique de l'Himalaya caillou par caillou. L'Etna flamboie et bave, jette dehors sa lueur, sa colère, sa lave et sa cendre ; ils prennent un trébuchet, et pèsent cette cendre pincée par pincée. *Quot libras in monte summo* ? Pendant ce temps-là le génie continue son éruption. Tout en lui a sa raison d'être. Il est parce qu'il est. Son ombre est l'envers de sa clarté. Sa fumée vient de sa flamme. Son précipice est la condition de sa hauteur. (...)

extrait de *William Shakespeare*,  
A. Lacroix, Verboeckhoven  
et Cie éditeurs, 1864

## Arthur Rimbaud

\*\*\*\*\*

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvée amère. – Et je l'ai injuriée.

Je me suis armé contre la justice.

Je me suis enfui. Ô sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié !

Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête féroce.

J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour m'étouffer avec le sable, le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie.

Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot.

Or, tout dernièrement m'étant trouvé sur le point de faire le dernier couac ! j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit.

La charité est cette clef. – Cette inspiration prouve que j'ai rêvé !

« Tu resteras hyène, etc... », se récrie le démon qui me couronna de si aimables pavots. « Gagne la mort avec tous tes appétits, et ton égoïsme et tous les péchés capitaux. »

Ah ! j'en ai trop pris : – Mais, cher Satan, je vous en conjure, une prunelle moins irritée ! et en attendant

les quelques petites lâchetés en retard, vous qui aimez dans l'écrivain l'absence des facultés descriptives ou instructives, je vous détache ces quelques hideux feuillets de mon carnet de damné.

*Une saison en enfer,*  
Alliance typographique  
(M.-J. Poot et compagnie), 1873

Arthur Rimbaud

## Adieu

L'automne déjà ! – Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, – loin des gens qui meurent sur les saisons.

L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue. Ah ! les haillons pourris, le pain trempé de pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont crucifié ! Elle ne finira donc point cette goule reine de millions d'âmes et de corps morts et qui seront jugés ! Je me revois la peau rongée par la boue et la peste, des vers plein les cheveux et les aisselles et encore de plus gros vers dans le cœur, étendu parmi les inconnus sans âge, sans sentiment... J'aurais pu y mourir... L'affreuse évocation ! J'exècre la misère.

Et je redoute l'hiver parce que c'est la saison du confort !

– Quelquefois je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !

Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan !

Suis-je trompé ? la charité serait-elle sœur de la mort, pour moi ?

Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons.

Mais pas une main amie ! et où puisser le secours ?



Oui l'heure nouvelle est au moins très-sévère.

Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent. Mes derniers regrets détalent, – des jalousies pour les mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes. – Damnés, si je me vengeais !

Il faut être absolument moderne.

Point de cantiques : tenir le pas gagné. Dure nuit ! le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi, que cet horrible arbrisseau !... Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.

Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.

Que parlais-je de main amie ! Un bel avantage, c'est que je puis rire des vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs, – j'ai vu l'enfer

des femmes là-bas ; – et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps.*

*Une saison en enfer,*  
Alliance typographique  
(M.-J. Poot et compagnie), 1873

Tristan Corbière

## Vésuves et Cie

Pompeïa-station – Vésuve, est-ce encor toi ?  
Toi qui fis mon bonheur, tout petit, en Bretagne,  
– Du bon temps où la foi transportait la montagne –  
Sur un bel abat-jour, chez une tante à moi :

Tu te détachais noir, sur un fond transparent,  
Et la lampe grillait les feux de ton cratère.  
C'était le confesseur, dit-on, de ma grand'mère  
Qui t'avait rapporté de Rome tout flambant...

Plus grand, je te revis à l'Opéra-Comique.  
– Rôle jadis créé par toi : *Le Dernier Jour*  
De Pompéï. – Ton feu s'en allait en musique,  
On te soufflait ton rôle, et... tu ne fis qu'un four.

– Nous nous sommes revus : devant-de-cheminée,  
À Marseille, en congé, sans musique, et sans feu :  
Bleu sur fond rose, avec ta Méditerranée  
Té renvoyant pendu, rose sur un champ bleu.

– Souvent tu vins à moi la première, ô Montagne !  
Je te rends ta visite, exprès, à la campagne.  
Le Vrai Vésuve est toi, puisqu'on m'a fait cent francs !

.....  
Mais les autres petits étaient plus ressemblants.

*Les Amours jaunes,*  
Glady frères, 1873

Maurice Maeterlinck

## Hôpital

Hôpital ! hôpital au bord du canal !  
 Hôpital au mois de Juillet !  
 On y fait du feu dans la salle !  
 Tandis que les transatlantiques sifflent sur le canal !

(Oh ! n'approchez pas des fenêtres !)  
 Des émigrants traversent un palais !  
 Je vois un yacht sous la tempête !  
 Je vois des troupeaux sur tous les navires !

(Il vaut mieux que les fenêtres restent closes,  
 On est presque à l'abri du dehors.)  
 On a l'idée d'une serre sur la neige,  
 On croit célébrer des relevailles un jour d'orage,  
 On entrevoit des plantes éparses sur une couverture de  
 laine,  
 Il y a un incendie un jour de soleil,  
 Et je traverse une forêt pleine de blessés.

Oh ! voici enfin le clair de lune !

Un jet d'eau s'élève au milieu de la salle !  
 Une troupe de petites filles entr'ouvre la porte !  
 J'entrevois des agneaux dans une île de prairies !  
 Et de belles plantes sur un glacier !  
 Et des lys dans un vestibule de marbre !  
 Il y a un festin dans une forêt vierge !  
 Et une végétation orientale dans une grotte de glace !

Écoutez ! on ouvre les écluses !  
Et les transatlantiques agitent l'eau du canal !

Oh ! mais la sœur de charité attisant le feu !

Tous les beaux roseaux verts des berges sont en flamme !  
Un bateau de blessés ballotte au clair de lune !  
Toutes les filles du roi sont dans une barque sous  
l'orage !  
Et les princesses vont mourir en un champ de ciguës !

Oh ! n'entrouvrez pas les fenêtres !  
Écoutez : les transatlantiques sifflent encore à l'horizon !

On empoisonne quelqu'un dans un jardin !  
Ils célèbrent une grande fête chez les ennemis !  
Il y a des cerfs dans une ville assiégée !  
Et une ménagerie au milieu des lys !  
Il y a une végétation tropicale au fond d'une houillère !  
Un troupeau de brebis traverse un pont de fer !  
Et les agneaux de la prairie entrent tristement dans la  
salle !

Maintenant la sœur de charité allume les lampes,  
Elle apporte le repas des malades,  
Elle a clos les fenêtres sur le canal,  
Et toutes les portes au clair de lune.

*Serres chaudes,*  
Léon Vanier, 1889

Émile Verhaeren

### La Ville

Tous les chemins vont vers la ville.

Du fond des brumes,  
Là-bas, avec tous ses étages  
Et ses grands escaliers et leurs voyages  
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,  
Comme d'un rêve, elle s'exhume.

Là-bas,  
Ce sont des ponts tressés en fer  
Jetés, par bonds, à travers l'air ;  
Ce sont des blocs et des colonnes  
Que dominent des faces de gorgones ;  
Ce sont des tours sur des faubourgs,  
Ce sont des toits et des pignons,  
En vols pliés, sur les maisons ;  
C'est la ville tentaculaire,  
Debout,  
Au bout des plaines et des domaines.

Des clartés rouges  
Qui bougent  
Sur des poteaux et des grands mâts,  
Même à midi, brûlent encor  
Comme des œufs monstrueux d'or,  
Le soleil clair ne se voit pas :  
Bouche qu'il est de lumière, fermée  
Par le charbon et la fumée,

Un fleuve de naphte et de poix  
Bat les môles de pierre et les pontons de bois ;

Les sifflets crus des navires qui passent  
Hurlent la peur dans le brouillard :  
Un fanal vert est leur regard  
Vers l'océan et les espaces.

Des quais sonnent aux entrechocs de leurs fourgons,  
Des tombereaux grincant comme des gonds,  
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre  
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu ;  
Des ponts s'ouvrant par le milieu,  
Entre les mâts touffus dressent un gibet sombre  
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,  
Immensément, par à travers  
Les toits, les corniches et les murailles,  
Face à face, comme en bataille.

Par au-dessus, passent les cabs, filent les roues,  
Roulent les trains, vole l'effort,  
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues  
Immobiles, de mille en mille, un fronton d'or.  
Les rails raméfiés rampent sous terre  
En des tunnels et des cratères  
Pour reparâître en réseaux clairs d'éclairs  
Dans le vacarme et la poussière.  
C'est la ville tentaculaire.

La rue – et ses remous comme des câbles  
Noués autour des monuments –  
Fuit et revient en longs enlacements ;  
Et ses foules inextricables  
Les mains folles, les pas fiévreux,  
La haine aux yeux,

Happent des dents le temps qui les devance.  
 À l'aube, au soir, la nuit,  
 Dans le tumulte et la querelle, ou dans l'ennui,  
 Elles jettent vers le hasard l'âpre semence  
 De leur labeur que l'heure emporte.  
 Et les comptoirs mornes et noirs  
 Et les bureaux louches et faux  
 Et les banques battent des portes  
 Aux coups de vent de leur démente.

Dehors, une lumière ouatée,  
 Trouble et rouge, comme un haillon qui brûle,  
 De réverbère en réverbère se recule.  
 La vie, avec des flots d'alcool est fermentée.  
 Les bars ouvrent sur les trottoirs  
 Leurs tabernacles de miroirs  
 Où se mirent l'ivresse et la bataille ;  
 Une aveugle s'appuie à la muraille  
 Et vend de la lumière, en des boîtes d'un sou ;  
 La débauche et la faim s'accouplent en leur trou  
 Et le choc noir des détresses charnelles  
 Danse et bondit à mort dans les ruelles.

Et coup sur coup, le rut grandit encore  
 Et la rage devient tempête :  
 On s'écrase sans plus se voir, en quête  
 Du plaisir d'or et de phosphore ;  
 Des femmes s'avancent, pâles idoles,  
 Avec, en leurs cheveux, les sexuels symboles.  
 L'atmosphère fuligineuse et rousse  
 Parfois loin du soleil recule et se retrousse  
 Et c'est alors comme un grand cri jeté  
 Du tumulte total vers la clarté :  
 Places, hôtels, maisons, marchés,  
 Ronflent et s'enflamment si fort de violence

Que les mourants cherchent en vain le moment de  
silence  
Qu'il faut aux yeux pour se fermer.

Telle, le jour – pourtant, lorsque les soirs  
Sculptent le firmament, de leurs marteaux d'ébène,  
La ville au loin s'étale et domine la plaine  
Comme un nocturne et colossal espoir ;  
Elle surgit : désir, splendeur, hantise ;  
Sa clarté se projette en lueurs jusqu'aux cieux,  
Son gaz myriadaire en buissons d'or s'attise,  
Ses rails sont des chemins audacieux  
Vers le bonheur fallacieux  
Que la fortune et la force accompagnent ;  
Ses murs se dessinent pareils à une armée  
Et ce qui vient d'elle encore de brume et de fumée  
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,  
La pieuvre ardente et l'ossuaire  
Et la carcasse solennelle.

Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini  
Vers elle.

*Les Villes tentaculaires,*  
Éditions Deman, 1895

Stéphane Mallarmé

**Le tombeau d'Edgar Poe**

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,  
Le Poète suscite avec un glaive nu  
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu  
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu,  
Proclamèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !  
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief  
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur  
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

*Poésies,*  
Éditions Deman, 1887

Guillaume Apollinaire

## Le brasier II

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable  
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple  
innombrablement  
Les membres des intercis flambent auprès de moi  
Éloignez du brasier les ossements  
Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes  
délices  
Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le  
soleil

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent  
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur  
Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes  
Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs  
Voici ma vie renouvelée  
De grands vaisseaux passent et repassent  
Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée  
Ses flammes sont immenses  
Il n'y a plus rien de commun entre moi  
Et ceux qui craignent les brûlures

*Alcool*, Éditions de la  
Nouvelle Revue française, 1913

Robert Desnos

## **J'ai tant rêvé de toi**

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.

Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant et de baiser sur cette bouche la naissance de la voix qui m'est chère ?

J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués, en étreignant ton ombre, à se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas au contour de ton corps, peut-être.

Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante et me gouverne depuis des jours et des années, je deviendrais une ombre sans doute.

Ô balances sentimentales.

J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps sans doute que je m'éveille. Je dors debout, le corps exposé à toutes les apparences de la vie et de l'amour et toi, la seule qui compte aujourd'hui pour moi, je pourrais moins toucher ton front et tes lèvres que les premières lèvres et le premier front venu.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché avec ton fantôme qu'il ne me reste plus peut-être, et pourtant, qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus ombre cent fois que l'ombre qui se promène et se promènera allègrement sur le cadran solaire de ta vie.

*Corps et biens*, Éditions de la  
Nouvelle Revue française, 1930



## II. POESIE CONTEMPORAINE



Maya Angelou

### **Se battre était naturel**

Se battre était naturel,  
la douleur était réelle,  
et le cuir tel du plomb  
au bout de mon bras  
était un billet pour gagner  
le sommet de la colline.  
Se battre, c'était réel.

Le picotement de l'onguent  
et les hurlements de la foule  
demandant du sang sur le ring,  
et le tintement de la cloche  
perçant distinctement  
le nuage jusqu'à mes oreilles.  
Boxer, c'était réel.

La corde dans mon dos  
et la serviette au sol,  
la gifle de quatre marteaux,  
de nouveaux os dans ma mâchoire,  
mon protège-dents en bouche,  
ma langue qui se met à enfler.  
Se battre, c'était vivre.  
Boxer, c'était réel.  
Se battre, c'était réel.  
Vivre, c'était... l'enfer.

*I shall not be moved,*  
Random House, 1990  
*Rien ne me fera plier,* traduction  
de l'anglais (États-Unis) par  
Santiago Artozqui,  
Éditions Seghers, 2025

Angela Marinescu

### Fugues postmodernes. Fragments

je me mets à genoux à l'intérieur d'un champ carré  
aux bords exacts.  
lorsque je prie au centre de mon champ carré,  
couvert d'herbe verte, je suis exacte.  
une aile exacte m'enveloppe si étroitement  
que ma peau devient elle-même une aile,  
même les poumons deviennent une aile qui me serre  
jusqu'à ce que le sang de l'aile me sorte par le nez.  
je ne peux plus parler parce que l'aile me couvre la  
bouche comme une chiffonnette noire et la bouche se creuse un  
tunnel, par-dedans, pour gagner une certaine  
liberté d'expression  
lorsque les sons se murmurent et doivent se heurter contre  
une cloison, pourtant, lointaine.  
l'aile est devenue, avec le temps, aussi rigide  
qu'une cape de fer.  
on ne peut plus démêler l'aile de l'armure  
la plus solide et la plus sophistiquée qui soit.  
aussi, au-dedans de cette chaîne compacte de métal  
qui m'enveloppe, ont-ils commencé à vivre autrement les  
yeux, la peau, les bras, les jambes et peut-être les cuisses qui  
rejoignent les os de l'abdomen, de plus en  
plus étroits, dans une prière totale.  
à mesure qu'augmente ma force, qui dépend  
du système en fer de l'aile,  
décroît le contact avec la réalité.  
je suis arrivée au point où je ne sens plus rien en  
dehors de

l'odeur lourde, de couverture casernière, de l'aile. je me  
suis habituée à dormir seule, la tête sur la pierre  
au-dedans de l'aile,  
les yeux ouverts, le bras sous la tête, et à regarder  
sans regarder ou à sentir seulement que je regarde.  
car mon regard se heurte contre l'aile de fer  
comme un oiseau contre la cage la plus étroite qui soit.  
je suis tout entière une aile de fer qui flotte lourdement  
au fond d'une mer inondée de sang.  
je rêve de faire l'amour au Christ, comme un fer  
à un autre fer.  
ma vie intime n'est que fer.  
mes théories sur la liberté sont des théories de fer.  
je me révolte au-dedans de l'aile de fer jusqu'à ce que mes  
entrailles s'amincissent à cause de toute cette nausée,  
de toute cette beauté de fer.  
je danse à l'intérieur de l'aile de fer les pieds sur  
l'aile et l'aile ne cède pas.  
je danse comme une femme noire les pieds sur l'aile  
et aucune fissure n'apparaît.  
les pieds sont eux-mêmes une aile de fer.  
je suis sur le point de devenir une croyante de fer.  
mon soleil est un soleil de fer.  
la lumière est de fer. je peux jouir de la mort,  
tout comme de la vie, à condition que la mort soit elle  
aussi de fer.  
mais la mort peut-elle donc être de fer ?  
car la mort est la plus légère.

poème extrait de *Fugues postmodernes* (2000),  
*Je mange mes vers*, traduction du roumain  
par Linda Maria Baros,  
L'Oreille du Loup, 2011

Jean Portante

L'animal qui en moi part aujourd'hui revient du sud.

voilà exactement les mots que j'ai prononcés quand  
tu t'es mise à faire l'éloge d'une LÉGÈRETÉ

LOINTAINE

mais réelle alors que pour moi ce temps-là était déjà  
décoloré.

L'animal s'en allait et toi une valise à la main : je veux  
dire : ma valise puisque n'est léger que qui part :  
je veux dire : toi tu parlais et moi j'écoutais et  
l'animal en moi partait.

c'est à peu près dans cet ordre que se sont déroulées  
les choses.

avec cela nous nous passions sans cesse les mots et  
quand ils retombaient entre mes mains je les  
pétrissais pour leur donner une forme visible et dans  
les tiennes ils prenaient des couleurs comme si la  
lune en les découvrant était déjà notre soleil.

*En réalité,*  
Phi, 2008

Seyhmus Dagtekin

### **Mais le rire viendra**

J'aurais voulu habiter la statue de la liberté, la jungle  
qui est dans sa tête  
Les tortues, les léopards, les éléphants qui sont sur  
l'herbe au-dessus de sa tête  
En vrai, la statue de la liberté est un dragon  
Un dragon caméléon qui pousse sur toutes les balles  
perdus  
Moi, je suis une balle perdue qui n'arrive pas à se  
retrouver parmi les autres  
Une balle perdue qui se couvre de ton ombre  
Moi, je suis une balle perdue qui frappe la joue  
diablement belle de la dragonne,  
Une balle de rumeur dans un bol de riz que je tiens  
sous ton nez  
Une balle perdue qui me prend pour ton œil, me  
presse contre ton cou  
comme un dé à rejouer entre chacun de tes seins  
Une balle dans les prés, dans les jungles de ta statue  
/  
Casser la gueule, t'as vu ça, au serpent qui creva  
Tunique hachée, bouche aimée, des vaux-riens dans  
tout ça  
T'as pas le monopole du monde, ni celui des mouches,  
ni celui du sable gobé,  
ni celui des lèvres écarlates  
Ça bombe le cul, ça tombe le cœur, fait beau  
Ça se chauffe aux bisons, aux tisons, ça bombe le  
torse, fait pas beau

Taisons tes fronts, tes tendons

Moi, une balle perdue

/

Ah tout ce sein doux que je mélange à ton pain

Le rire viendra comme une décharge de sable dans tes  
semelles

*Ma maison de guerre,*

Le Castor Astral, 2011

James Noël

## **Rue des bouchers**

je suis arrivé dans leur village  
constatant qu'il n'y a place  
ni pour le rire ni pour l'enfance  
j'ai joué pour les rassurer  
j'ai joué le cœur sur la table  
avec tout le monde

plusieurs d'entre eux  
par carence de lumière  
plusieurs d'entre eux  
se sont mis à trembler comme des ombres  
ils m'ont accusé pour toute injure  
ils m'ont accusé d'être généreux

afin de contrarier leur froid  
et leur vraie neige existentielle  
j'ai déboîté mon fémur gauche  
je l'ai mis dans un foyer  
et puis un long feu s'est mis en marche  
j'étais heureux comme une allumette  
heureux d'avoir fait jaillir  
une chaude promesse jusqu'au bout

plusieurs d'entre eux  
par carence d'abondance

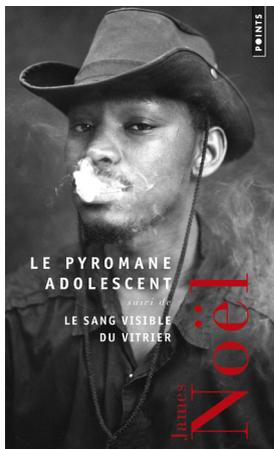
plusieurs d'entre eux se sont mis  
à m'engueuler  
ils criaient qu'une petite faim  
commence à démanger le beau village  
alors j'ai mis pour eux  
une belle surprise à mijoter  
j'ai posé tout mon cœur en équilibre  
sur du grand charbon de bois  
j'ai été surpris de constater  
combien le fumet d'un cœur  
placé à haute température  
pouvait à ce point faire venir l'eau  
à la bouche des hommes

plusieurs d'entre eux  
se sont mis à se bouffer le nez  
ils ne pouvaient pas attendre  
la combustion d'un cœur  
si bien élevé si bien relevé à leur servir  
ils en ont eu le souffle coupé  
et les yeux longtemps brûlés  
par le fumet palpitant qui montait  
puis descendait et remontait  
couci-couça aux alentours  
et ils tombaient tous comme des ombres  
ils profitaient de leur chute libre  
pour tuer le feu à coups de pierres

par carence de lumière dans ce village  
plusieurs d'entre eux se sont mis à trembler  
trembler trembler comme des ombres  
j'ai joué pour les rassurer  
j'ai joué pour eux le cœur sur la table

ils m'ont accusé pour toute injure  
ils m'ont accusé d'être généreux

*Le pyromane adolescent,*  
Mémoire d'encrier, 2013,  
rééd. *Le Pyromane adolescent* suivi  
de *Le Sang visible du vitrier*,  
Éditions Points, 2015



Laura Vazquez

### **La forme de ma forêt**

Le premier matin de ma vie,  
la guêpe est venue dans ma bouche.

Alors,  
j'ai senti les peaux  
se tordre sur mon ventre.

J'ai senti ma figure  
se fixer à mes yeux,  
se coller à ma langue,  
s'accrocher à mes dents.

Alors,  
j'ai senti les cheveux  
s'attacher sur mon crâne,  
j'ai couvert, recouvert, la forme  
de moi-même.

Alors,  
j'ai senti les buissons  
dans mon ventre,  
les renards dans mes seins,  
les pieuvres dans mon cou,  
les orties,  
les graviers.

J'ai senti le volcan.

Alors,  
j'ai senti les épines  
et les ronces.

J'ai senti la forêt.

Les prairies de mon ventre.

Alors,  
je me suis assise  
et la nuit est venue sur moi.  
Et la nuit m'est venue de face.  
Et la nuit m'a cassé les yeux.

Alors,  
je me suis couché  
et la nuit n'a rien voulu dire.

Laura Vazquez, *La Main de la  
main*, Cheyne éditeur, collection  
Prix de la Vocation, E.O. 2014  
© Cheyne éditeur, tous droits  
réservés

Kätlin Kaldmaa

### **Mon amant islandais**

Mon amant islandais est à la fois  
un homme, une femme, un enfant, une créature  
de la plus jeune contrée  
connue de la planète et des gens.  
De cette terre à la frontière  
de l'un et de l'autre.

Mon amant islandais  
est du troisième sexe –  
tandis que la maison de son cœur  
brûle jusqu'au toit,  
ses pieds sont figés dans la lave  
balisée par la neige.

Mon amant islandais descend d'un dragon  
enveloppé dans un nuage moite et brûlant  
qui dissimule une fournaise ardente  
et un feu orogénique qui couve  
dans les crevasses profondes de la terre grondante.  
La montagne se dresse devant lui comme une force,  
elle a le pouvoir d'arracher  
à l'obscurité la flamme indomptable  
qui se cache sous une écorce rugueuse  
de neige et de terre et de mousse et de lave.

Mon amant islandais est noir comme les troncs  
des arbres contre le ciel d'un bleu clair  
et ce trois secondes avant que le soleil ne se

couche sur ce monde en trois couleurs :  
le bleu clair et profond du ciel,  
le noir fractal des troncs d'arbres  
et le blanc pur, épais et sauvage de la neige.  
Mon amant islandais est blanc comme la neige  
qui tombe en tournoyant, toute chatoyante.  
Mon amant islandais est blanc comme le nuage  
qui fait tomber la neige en tournoyant, toute chatoyante.  
Mon amant islandais est blanc comme le soleil  
derrière le nuage qui fait tomber la neige en  
tournoyant, toute chatoyante,  
la neige qui tombe et tombe et tombe et tombe  
et tombe et tombe et tombe et  
tombe et tombe et tombe et tombe  
et tombe et tombe et tombe et  
tombe et tombe et tombe et  
tombe.

Quand on lui pose des questions sur le temps,  
mon amant islandais répond :  
« Je te l'ai déjà dit :  
du temps, c'est tout ce que nous avons ici. »

*One Is None*, traduction par  
Miriam McIlfatrick-Ksenofontov,  
A Midsummer Nights Presse, 2014  
traduction par Linda Maria Baros

Guéorgui Gospodinov

### **Le déferlement de la langue**

Au commencement est un cri  
animaux préhistoriques  
strates déplacées  
arrachement  
roc et pierre  
sifflement dans les branches  
fracas  
ce n'est pas encore la langue  
et la prélangue  
bouillon primitif  
là quelque chose gargouille  
glougloutement de voyelles  
volcan et gorge  
magma  
il s'écoulera un million d'années  
en jours et en mois  
jusqu'au premier  
ma-man

*Là où nous ne sommes pas* (2016),  
traduction du bulgare par Marie Vrinat,  
Les Carnets du Dessert de Lune, 2023

## Ananda Devi

Le feu : significations et symbolismes dans toutes les cultures humaines. Créateur, purificateur et destructeur, comme la trinité hindoue : Brahma, Vishnu, Shiva. J'ai compris, en écoutant mon père ce matin-là, à quel point les mythes sont ancrés en nous et nous consolent de danser en permanence sur les braises. Les flammes t'ont portée comme des paumes de chaleur, facilitant le passage à néant, la fragmentation de l'écorce et de la mémoire. Ne restent que des souvenirs allégés, exultés. Pas de lente putréfaction dans l'ombreuse humidité de la terre. Changement de phase immédiat, de la phase solide à la phase vapeur : tu te mêles à l'air que je respire.

Écoutant mon père, j'ai aimé ces mythes qui nous permettaient de t'imaginer au cœur du brasier nourri au bois de manguier sans penser au processus chimique qui s'est alors emparé du corps pour le démembrer et le désintégrer. Moi qui n'aime pas les rituels, j'ai compris qu'à certains moments de la vie, nous en avons besoin comme du seul ancrage au moment de la crue.

Cette nuit, sur ton bûcher, tu étais toujours pleinement toi. Le feu ne t'a pas agressée. Il a dissipé l'obscurité qui t'entourait dans son embrasement joyeux. Éblouis, nous n'avons pas pensé à ce qui se passait réellement à ce moment-là.

C'était bien ainsi.

Ce qui restait était l'essence : une chaleur, comme un cœur battant, au creux des mains de mon père. Coulée

de lave dans ses sillons de vie, et dont il ne sent pas encore la morsure.

*Danser sur tes braises,*  
Éditions Bruno Doucey, 2019

Denise Desautels

Ton corps.  
Pour qu'on ne s'en serve plus contre son gré.  
Tu dis l'exact rassemblement de ses blessures.

De face. Un soleil gronde sous une fenêtre de feu.  
Des siècles de forêts de sorcières  
en lui s'agitent.  
Comme si le savoir  
de tous les temps s'y était emmuré.  
Comme si la torture de tous les temps.  
*D'où date la Sorcière ?*  
*je dis sans hésiter : Des temps du désespoir.*  
Jusqu'au dévorant tonitruant aujourd'hui.

Parce qu'il est encore à la mode  
qu'il éclabousse tout l'emporte partout le désespoir.  
Beloved éternelle.  
Attention – péril  
petites humaines universelles.

poème extrait de *Disparaître*,  
L'herbe qui tremble, 2021

Joanna Dunis

Rouge –

Aujourd'hui, j'ai brûlé sous le soleil  
Ardent  
Et vulve ou volcan,  
Tout à coup j'ai rugi  
Moi la terre, toi l'éther  
Et le monstre timide  
A caché son trop d'ailes sous son manteau étroit  
Puis le rouge, et la lave, et le magma versés  
Alors la mouche, noire, épaisse  
Et l'envie de tuer,  
    Mais enfin, l'interdit, voletant à sa suite  
Brune, Sorcière, Étrangère  
Médée  
Tu as rugi ta colère  
Les feux t'ont transportée  
Et volant dans les cieux,  
Honnissant l'adultère,  
Le parjure, l'infâme, le lâche enfin,  
Le père  
Jason-mou, Jason-fuite  
Comme une paume moite  
Médée oui tu condamnes  
Et les siens et Corinthe...  
Souvenirs de Colchide :  
Soukhoum, je te revois !  
Tes montagnes violentes, tes palais déchirés  
Cette nuit tu y étais  
Dans mes rêves enfouis, flous et myopies  
De mes embruns d'été

Alors toi, Soleil, qui échauffe mon sang  
Griffe mon corps  
Aux mille écorchures  
Toi le vrai Maître qui donne et puis reprend  
Brûle encore mon âme  
Verse encore mon sang  
Et qu'érupte le rouge qui est en moi retenu  
Pour déverser ses flots  
Sur la baie, d'un Amin.

poème extrait de  
*Topologies. Contes d'Athènes,*  
Le Castor Astral, 2023

Victor Malzac

## J'étais prémature

c'était dans la cave. ma mère voulait m'étreindre  
je me rappelle. elle voulait que je le sorte oui  
que je l'essore. mais j'en étais incapable, c'était lourd, et,  
et j'avais peur du monstre du linge. mais j'ai essayé  
un jour, j'y vais, allez, j'y vais, je vois le corps  
et je l'étrangle. je sors toute l'eau possible  
de son corps. c'est bon. o je voudrais souvent me faire  
saigner  
me faire saigner la paroi du ventre par amour.  
pour commémorer.  
la chair de mes cuisses, les morceaux de mon visage  
que je n'aimais pas, l'entrecôte et les entrailles les  
moins dures  
de mon peu de chair que j'ai, je les malmène avant de  
partir  
à l'école, oui, de mes mains pures, avec le bout de  
l'ongle  
par amour. pour me faire pardonner  
d'avoir joué avec ton corps dans la poussière  
avec mon couteau. mon oncle mort c'est ma paroi  
du ventre la plus fine que je t'offre  
à couper devant le miroir. comme un veau. j'avais froid  
toujours très froid. mais j'avais la paix. le plaisir. j'avais  
fait  
le sacrifice. on me pardonnait mes fautes. alors le soir  
je retournais dans le jardin, je me lâchais  
et je parlais, je parle aux choses qui remuent, que je  
trouvais

dans la terre, et il y avait toujours un moment où  
le soleil tombait, j'étais dans le presque noir  
et j'étais propre, et même un peu trop propre, alors,  
alors voilà,  
je laissais parler mon corps, corps libre  
et chaud, je brûlais, je vivais, je prenais  
du plaisir, et je tuais des choses après manger

poème inédit

Alexandre Gouffard

Il ne suffira pas  
De l'enfumer  
avec du papier journal  
Pour le faire sortir  
De son petit terrier de chair

Thoracique.

Mais  
À qui ces restes ? viande de braises

Froides  
Qui couche là, à la fin, dans ce  
coin

Obscur ce foin  
De tendresse  
Et le lit toujours défait

À l'intérieur

À qui ? pour qui ? ce chant de derrière les murs ?  
Ô reine de poésie de grâce & de vie

*Le vent te vole un cheveu  
Pour l'offrir à l'enfant que tu chassas  
Parce qu'il t'en arrachait par mèches,  
L'écouteras-tu, parce qu'il est né de toi !  
& que tu le chassas !*

*Alors, regarde il tourne et retourne et fait les cent pas*  
    *Dans ton obscurité*  
*Daigne au moins*  
    *L'insulter*  
*Cracher*  
    *Dans sa bouche*  
    *Car il t'aime*  
    *Car il a faim Il a faim*  
*Et toujours il a mal au ventre*  
    *Il croit qu'un monstre grogne sa naissance*  
    *Ronge sa naissance Gronde sa naissance*  
    *Il a peut-être raison*  
    *Il croit qu'il couve un orage*  
    *un volcan*  
    *Une révolution*  
    *Il a peut-être raison !*

poème inédit

Baptiste Pizzinat

### **J'ai envie de fumer**

J'ai envie de fumer  
c'est le titre de ce poème

j'ai envie de fumer  
la nuit surtout  
quand je suis seul

j'ai vraiment envie de fumer  
beaucoup de cigarettes

et que ma mère me regarde  
avec son cancer  
en disant qu'elle aime beaucoup  
l'odeur de la cigarette

et même si dans quelques jours  
elle est morte  
elle est heureuse que je fume  
la nuit avec elle

et je suis heureux moi aussi  
parce c'est surtout ça fumer au fond  
c'est être heureux la nuit  
avec sa mère malade  
qui va bientôt mourir

et changer le goût des cigarettes  
peut-être pour toujours

alors il faut en profiter  
beaucoup fumer pour exister

il ne faut pas avoir peur  
de regarder en face  
comment la vie se consume  
comme une mère malade

une mère-cigarette  
qu'on ne jette pas du bout des doigts  
n'importe comment

mais qu'on écrase soigneusement  
pour être sûr  
que plus rien ne brûle  
que la mère est bien finie  
que la mère est bien passée une dernière fois  
dans les poumons

et puis les cendres  
on les jette par là

à la poubelle aussi bien  
ça n'a pas d'importance

avec les restes du repas  
les os du poulet et le citron confit

ou alors ce n'est pas grave si on ne jette pas les cendres  
c'est fumer qui compte

c'est pas très bon pour la santé  
mais c'est vraiment sympa

ça nous distingue des animaux

nous ne sommes pas des bêtes après tout  
nous fumons raisonnablement

avec nos mères malades  
en attendant leur mort  
la nuit devant la télé

et nous nous aimons fort.

poème inédit

